
SEMAINE RELIGIEUSE

DE

QUÉBEC

ET

BULLETIN DES ŒUVRES DE L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

SOMMAIRE

Calendrier de la semaine, 337. — Quarante-Heures, 337.

Partie non officielle : CAUSERIE DE LA SEMAINE : La faillite de l'autorité dans la société et dans la famille, 338.—CHRONIQUE DIOCÉSAIN, 341. — REVUE DU MONDE CATHOLIQUE : Rome, 342 ; France, 343 ; Allemagne, 345 ; Pologne, 345 ; Grèce, 345. — VARIÉTÉS : Comment on perd la foi, 346. — LES LIVRES : 348.

Bulletin social : Albert de Mun et ses amis, 349.

CALENDRIER DE LA SEMAINE

Dimanche, 3 février. — Sexagésime, 2^e cl. Sol. de la Purification.

Lundi, 4. — S. ANDRÉ JORSINI, év. et conf.

Mardi, 5. — STE AGATHE, vierge et martyre.

Mercredi, 6. — S. TIVE, év. et conf.

Jedi, 7 — S. ROMUALD, abbé.

Vendredi, 8. — S. JEAN DE MATHA, confesseur.

Samedi, 9. — S. CYRILLE D'ALEXANDRIE, év., conf. et doct.

Dimanche, 10. — Quinquagésime, 2^e cl.

QUARANTE-HEURES

4 février, Couvent de Plessisville. — **6,** Couvent de St-Evariste (Station). — **7,** Couvent de Ste-Croix. — **9,** Couvent du Cap St-Ignace. — **10,** St-Roch de Québec.

PARTIE NON OFFICIELLE

CAUSERIE DE LA SEMAINE

LA FAILLITE DE L'AUTORITÉ DANS LA SOCIÉTÉ ET DANS LA FAMILLE

II

L'INDIVIDUALISME

Si l'absolutisme se définit la déification de l'État, l'individualisme peut aussi bien se définir la déification de l'individu.

Absolutisme et individualisme ont une seule et même origine, laquelle est païenne ou athée.

Nous avons démontré que l'absolutisme, en exploitant le peuple au profit de l'État, aboutissait finalement à la ruine de l'un par l'avitissement et à la chute de l'autre par l'orgueil. Nous allons démontrer que l'individualisme, poussé à l'extrême, conduit logiquement à l'anarchie et à la barbarie.

Aucune société, en effet, ne saurait résister longtemps efficacement à la force centrifuge du principe individualiste.

Analysons le *processus* de formation de cette doctrine antisociale. Si Dieu n'est plus la fin de l'homme, l'homme ne peut plus avoir d'autre fin que lui-même, car se serait insensé de se sacrifier pour autrui sans espoir de récompenses ou sans crainte de châtements ultra-terrestres. Le catéchisme est catégorique sur ce sujet lorsqu'il nous fait un commandement d'aimer Dieu par dessus toute chose et le prochain comme nous-mêmes pour l'amour de Dieu.

Vous direz que c'est là un raisonnement bien utilitaire. Eh, mon Dieu ! tous les raisonnements sont utilitaires : la vertu est utile, le péché est nuisible ; le rôle de la raison consiste précisément à corroborer la sentence du Juge suprême : " Venez les bénis de mon Père, prenez possession du royaume qui a été préparé dès l'origine du monde . . . Eloignez-vous de moi, maudits, allez au feu éternelle ! " Mat. XXV, 34.

Si donc Dieu n'existe pas la recommandation de saint Paul sur la direction de nos actions change d'objet et se transforme en leçon d'égoïsme : " Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, quoi que vous fassiez, faites tout pour votre propre gloire et votre propre utilité ".

Dans ces conditions il serait bien insensé de vous sacrifier pour un prince, ou pour un patron quelconque, et l'âne de la fable aurait raison qui disait :

" Notre ennemi, c'est notre maître
Je vous le dis en bon français ".

S'il n'y a pas de Dieu pourquoi accepterions-nous qu'on nous imposât un maître ? La devise des anarchistes " ni Dieu ni maître " devient pleine de sens.

Puisque mon bien-être est l'unique fin de mes actions, tout ce qui lui fait obstacle est un mal contre lequel je dois réagir, toute loi qui me gêne, toute institution qui m'emprisonne dans ses cadres trop rigides, méritent que je les détruise. Rien du vieux droit, des vieilles mœurs, de la société en un mot ne doit rester debout : je deviens *nihiliste*.

On avait inventé des commandements de Dieu qui entravaient ma liberté à tous les tournants de ma vie, à la façon de l'homme de police qui surveille chacun de mes gestes au coin des rues. Et pourquoi honorerais-je mes parents lorsqu'ils me déplaisent ? Pourquoi respecterais-je la personne de mon prochain lorsque la colère ou l'intérêt m'animent contre lui ? Pourquoi serais-je chaste et sobre lorsque mes sens réclament le plaisir ? Pourquoi m'enchainerais-je pour toute la vie à une femme que je n'aime plus ? Pourquoi consacrerai-je le plus clair de mes forces à l'éducation d'enfants qui ne me paieront jamais ? Pourquoi m'obstinerais-je à dire la vérité lorsqu'un bon mensonge me tirerait d'embaras ? Pourquoi aurais-je scrupule de prendre le bien d'autrui lorsque je suis pauvre et qu'il est riche ? Pourquoi consentirais-je à payer de lourds impôts afin de faire marcher cette vieille machine démodée, qu'on appelle l'État ? Pourquoi serais-je obligé de donner mon sang et ma vie pour une patrie

qui m'a tenu dans l'abjection et qui m'a privé de la plupart des biens que je convoite ? Pourquoi, Pourquoi ? . . . Si Dieu n'existe pas, si je n'ai rien à craindre ou à espérer de l'autre vie ?

C'est ainsi que l'individualisme poussé à fond aboutit logiquement à l'anarchie, c'est-à-dire à la ruine de toute autorité.

Et que l'on n'allègue pas que ce système est fou, que l'application en est absolument chimérique. Le spectacle que nous donne actuellement la Russie nous prouve bien que les spéculations les plus insensées des idéologues peuvent aboutir à des réalisations criminelles. Jamais depuis la création du monde on n'avait été témoin d'un cataclysme semblable à celui dont nous sommes les témoins épouvantés : Un empereur détroné, l'administration bouleversée, la police assassinée, les banques pillées, les terres des riches envahies et partagées, l'armée révoltée, les ordres des chefs soumis au contrôle des soldats, les généraux égorgés, les régiments débandés pactisant dans les tranchées avec l'ennemi, les nations alliées trahies et dénoncées, les provinces s'érigeant les unes après les autres en républiques séparées et célébrant par des fêtes tragiques l'effondrement du plus puissant empire qui fût dans l'univers.

Quel vent de folie, quelle leçon pour les philosophes et les hommes d'État sans Dieu ! Comprendront-ils maintenant à quelle alternative les accule le concept d'un gouvernement anti-chrétien ? Entre l'esclavage sous un tyran et la barbarie d'un peuple affolé quel choix pourront-ils faire ?

Nous avons parlé des absolutistes et des individualistes. Dans quelle catégorie placerons-nous les socialistes ?

Eh ! mon Dieu ! Leur place est toute indiquée. Ils sont des absolutistes de la pire espèce.

Il est vrai que ce sont des révolutionnaires. Le spectacle du désordre, des inégalités, des injustices qui règnent trop évidemment dans la société moderne les exaspère à bon droit. Le malheur est que, au lieu de réformer et d'améliorer la société, ils rêvent de la renverser de fond en comble pour la reconstituer sur des bases nouvelles. Ils prêchent le communisme et l'abolition de la propriété. D'après eux l'État seul est Dieu ; il est le maître de tout. Les hommes ne sont que des employés à gage

que l'État élève, entretient, nourrit, corrige. C'est, en un mot, le retour à l'antique esclavage sous sa forme la plus odieuse, et la complète abolition de la liberté individuelle.

(A suivre)

fr. A.

CHRONIQUE DIOCÉSAINÉ

Pour la paix. — Tous les jeudis, de 2 à 3 heures, des prières publiques particulières sont faites à l'église Notre-Dame des Victoires de la Basse-Ville, pour obtenir la paix juste et durable pour laquelle le Souverain Pontife a demandé de prier.

Œuvre de la Crèche. — Mercredi, le 23 janvier, les Dames Patronnesses de l'Œuvre de la Crèche se réunissaient en grand nombre au Bon Pasteur en vue de conférer au sujet de la quête à domicile qui doit se faire au commencement de la première semaine du Carême. Sa Grandeur Mgr Roy présidait cette réunion. Après la lecture du procès-verbal par Madame la Secrétaire et la lecture du règlement de la quête annuelle par Mme la Présidente, Mgr Roy prononça un remarquable discours à la louange de la charité chrétienne. Madame la Présidente remercia Sa Grandeur de ses bonnes paroles, puis la bénédiction du Saint-Sacrement, donnée par Sa Grandeur elle-même, fit descendre sur l'assistance la rosée des grâces qui fécondent et font produire des fruits de charité.

Au Patronage. — Une foule nombreuse de membres de la Saint-Vincent de Paul, s'est réunie vendredi soir, le 25 janvier, au Patronage de la Côte d'Abraham pour entendre MM. Eugène Duthoit et Charles Flory, de la délégation française, le premier vice-président du Conseil de Lille, le second ancien membre de la Conférence des étudiants de l'Institut catholique de Paris.

Sa Grandeur Mgr Roy présida la séance. M. C.-J. Magnan, président du Conseil Supérieur, souhaita la bienvenue aux confrères de France, après que Sa Grandeur eût récité les prières d'ouverture.

Après que quelques bonnes paroles du lieutenant Flory, M. le capitaine Duthoit fit connaître en termes éloquentes aux confrères de Québec, les œuvres de charité de la Société de Saint-Vincent de Paul de France pendant la présente guerre. S. G.

Mgr Roy remercia MM. Duthoit et Flory, puis la séance se termina par la récitation du *De profundis* pour feu Henri Gagné, président de la Conférence Jésus-Ouvrier et par la prière du Manuel.

A Ste-Anne de Beaupré.—La livraison de janvier des *Annales de la Bonne Sainte-Anne de Beaupré* contient des statistiques intéressantes au sujet des pèlerinages à notre sanctuaire national pour l'année qui vient de s'écouler. Le sanctuaire de Ste-Anne a reçu, en 1917, 100 pèlerinages organisés formant un total de 43,495 pèlerins. C'est une diminution de 55 pèlerinages organisés et de 38,943 pèlerins sur 1916. La cause de cette diminution est la difficulté du transport ; plusieurs compagnies de chemin de fer refusèrent de laisser organiser des pèlerinages à cause du besoin qu'elles avaient de locomotives et de wagons pour transporter des soldats et des munitions. Cependant le nombre des pèlerins et visiteurs isolés n'a guère diminué, il a été de 123,406, contre 123,383 en 1916. Il a été célébré 6,500 messes à la Basilique et 173,000 communions y ont été distribuées. Le diocèse de Québec a fourni à lui seul 80 pèlerinages et 37,038 pèlerins.

REVUE DU MONDE CATHOLIQUE

ROME

Nouvelle congrégation. — Les *Acta Apostolicæ Sedis* ont publié un *Motu proprio* très important au sujet des Églises orientales.

Ce document, promulgué le 5 novembre, fixe au 1er décembre 1917 le fonctionnement de la nouvelle Congrégation pour les Églises orientales. Le Souverain Pontife y dit son désir de ramener autant qu'il dépend de lui les Églises orientales à leur ancienne splendeur.

Il veut, en instituant pour les Orientaux unis une congrégation spéciale dont il assumera personnellement la direction, éliminer jusqu'aux apparences du soupçon que l'Église romaine veut subordonner les Orientaux aux Latins et montrer d'une façon éclatante aux Orientaux son affection paternelle. L'acte présent, lit-on dans le *Motu proprio*, rendra plus manifeste encore que l'Église de Jésus-Christ n'étant ni latine, ni grecque, ni slave, mais catholique, ne fait aucune différence entre ses fils, et que ceux-ci, qu'ils soient grecs, latins, slaves ou d'autres groupes nationaux encore, occupent tous le même rang devant le Siège apostolique.

La nouvelle Congrégation, qui a le Pape pour préfet, a pour secrétaire un cardinal aidé d'un assesseur. Elle a plusieurs consultants tant du rite latin que du rite oriental.

Institut des Études orientales. — Le Saint-Père a aussi créé un Institut des Études orientales. Cet institut sera ouvert aux Orientaux unis et aux Orientaux appelés orthodoxes, " afin que, répudiant tout préjugé ", ceux-ci " soient mis en état de pénétrer à fond la vérité ".

Pour l'interpréter. — La publication du Code du droit canon ayant donné lieu à des doutes sur l'interprétation de quelques articles, le Pape a institué une Commission pour l'interprétation authentique du droit canon et la solution des doutes en question.

La prise de Jérusalem et le Saint-Siège. — Le lendemain de la prise de Jérusalem par les troupes britanniques du général Allenby aidées d'un corps de troupes françaises et italiennes, le ministre d'Angleterre auprès du Vatican a communiqué officiellement au Saint-Siège l'heureuse nouvelle.

Il a fait savoir en même temps au Saint-Siège que des troupes choisies avaient été chargées aussitôt de la garde du Saint Sépulcre et que le général commandant anglais se tenait en contact avec le custode du Saint-Sépulcre et le patriarche grec.

Au sujet de cette conquête l'*Osservatore Romano* a publié la note suivante :

" L'entrée à Jérusalem des troupes anglaises a été accueillie avec satisfaction par tous et spécialement par les catholiques, lesquels ne peuvent pas ne point être joyeux du fait que la Ville Sainte soit aux mains d'une puissance chrétienne, plutôt que d'une puissance non chrétienne.

" Un tel sentiment de satisfaction apparaît d'autant plus grand et raisonnable, si on pense aux concepts de liberté et de justice qui inspirent les actes de l'Angleterre, et qui font espérer de voir reconnus et respectés sur la terre qui fut le berceau de la religion chrétienne les droits et les intérêts de l'Église catholique.

" Il faut remercier de cet événement de façon particulière la Providence, qui n'a point permis que Jérusalem tombât au pouvoir de l'empire des tsars, car l'intempérance religieuse et l'opposition traditionnelle des orthodoxes contre l'Église catholique auraient sûrement supplanté et foulé aux pieds dans la cité sainte les droits de celle-ci ".

FRANCE

Aumôniers généraux. — Les *Acta Apostolicæ Sedis* publient ce décret de la Consistoriale : " Afin qu'il soit mieux pourvu au soin et au gouvernement spirituel des prêtres et séminaristes enrôlés dans l'armée française ou qui y remplissent les fonctions d'aumôniers militaires, S. S. Benoît XV, par cette lettre de la Consistoriale, députe et choisit comme leurs inspecteurs deux évêques, NN. SS. Ruch et de Llobet, avec pouvoir ordinaire de visiter tous prêtres et séminaristes, tandis que ceux-

ci se trouvent à l'armée, et de les diriger et gouverner en ce qui se rapporte au gouvernement et au soin des âmes, comme leurs Ordinaires propres, suivant l'esprit du droit canonique. En conséquence, tous séminaristes et prêtres qui se trouvent dans les armées françaises, à quelque titre que ce soit, rendront aux deux inspecteurs indiqués respect et obéissance par devoir de conscience comme à leurs Ordinaires, en ce qui se rapporte au gouvernement et au soin des âmes. Ces deux inspecteurs conviendront entre eux à l'amiable sur la façon de se distribuer leur tâche". Ce décret, daté du 19 novembre dernier est signé du cardinal de Lai, secrétaire de la Consistoriale.

Nouvel évêque. — Le Souverain Pontife vient de nommer, M. l'abbé Jean-Joseph Martel, évêque de Digne.

M. l'abbé Martel appartient au clergé de Digne et est actuellement vicaire capitulaire du diocèse.

Né en 1860, ordonné prêtre en 1885, Mgr Martel est depuis 7 ans supérieur de l'Institution libre de l'Immaculée-Conception et vicaire général spécialement attaché à l'enseignement libre et aux conférences.

Te Deum. — La prise de Bethléem et de Jérusalem a été célébrée par des *Te Deum* solennels dans toutes les églises de France.

A Notre-Dame, Paris, la cérémonie a eu un cachet exceptionnel de grandeur. Au premier rang de la foule qui remplissait les vastes nefs et les tribunes de l'antique cathédrale, se trouvaient les représentants du président de la République et du ministre des Affaires étrangères, ainsi que les ambassadeurs et ministres des pays alliés.

S. Em. le cardinal Amette, présidait, entouré de NN. SS. Herscher, Le Roy, Attié, délégué du patriarche grec catholique de Jérusalem ; Odelin, de Teil. A la fin des vêpres, le cardinal est monté en chaire et, dans une éloquente et chaleureuse allocution, a fait ressortir l'importance religieuse, historique, morale et politique de la prise de Jérusalem par les troupes anglaises, françaises et italiennes.

Le *Te Deum* fut ensuite chanté.

Mort du P. Emmanuel Bailly. — Une perte cruelle afflige la Congrégation de l'Assomption. Son vénéré supérieur, le R. P. Emmanuel Bailly a rendu son âme à Dieu. Né le 4 août 1841, il était le fils du célèbre M. Bailly, dont le nom se retrouve dans les fastes de la fondation des Conférences de Saint-Vincent de Paul et de l'*Univers*. Entré au Noviciat en 1861, il était admis à la profession en 1864 et ordonné prêtre en 1865. Sans parler de tout ce qu'il fit comme supérieur de la Congrégation, directeur de pèlerinages en Terre-Sainte, son nom fut beaucoup prononcé dans ces derniers temps, à l'occasion des trois admirables retraites données par lui, trois ans de suite aux pèlerinages de Lourdes.

Démission. — Le Saint-Père ayant consenti, à la demande de Mgr de la Porte, de l'exonérer du gouvernement du diocèse du Mans, l'a nommé évêque titulaire de Berisa.

On éloigne les prêtres. — Une circulaire nouvelle oblige les aumôniers militaires à vivre loin des troupes, aux groupes de brancardiers. On travaille donc de plus en plus à éloigner le prêtre du soldat. On peut affirmer sans crainte de se tromper que la France n'y gagnera rien, loin de là.

ALLEMAGNE

Lettre collective. — A la fin de novembre dernier, les archevêques et évêques allemands ont adressé au peuple catholique d'Allemagne une lettre pastorale collective pour le mettre en garde contre l'effort des éléments révolutionnaires, qui, " sur les ruines de l'ordre social existant, veulent ériger l'État de l'avenir ".

Les évêques allemands condamnent l'opinion de " ceux qui considèrent le peuple dans son ensemble comme le générateur et le dépositaire de la puissance politique, sa volonté comme la source ultime d'où émanent le droit et le pouvoir ". Ceux-là, disent les évêques, ont trompé et séduit les masses en prononçant devant elles, comme parole de ralliement, le mot d'égalité, en cherchant à fonder par la violence " une souveraineté populaire qui n'aboutit qu'à une forme nouvelle de l'inégalité et de l'esclavage, au règne de la brutalité et de la tyrannie ".

Contre la réforme. — On mande de Cologne que le cardinal Hartmann, dans une allocution aux Syndicats chrétiens, s'est prononcé contre la réforme électorale de Prusse, qui mettrait les écoles confessionnelles en danger, et qu'il leur a demandé de faire leur possible pour éviter ce malheur.

POLOGNE

Conseil de régence. — Les empereurs d'Allemagne et d'Autriche ont institué un conseil de régence chargé du gouvernement de la Pologne. Il se compose de l'archevêque de Varsovie, du maire de cette ville et d'un membre de la noblesse, grand propriétaire terrien.

GRECE

Communautés éprouvées. — Dans l'incendie de Salonique, allumé par les Allemands, et qui malgré les efforts des soldats alliés a dévoré la plus grande partie de la ville et jeté 80,000 personnes sur le pavé, parce que dans toutes les caves des marchands juifs il se trouvait qu'il y avait de la gazoline destinée à ravitailler les sous-marins allemands qui opèrent dans la région, plusieurs communautés catholiques ont vu leurs édifices détruits. Les Sœurs françaises de St-Vincent de Paul entre autres ont perdu non seulement leur couvent, mais aussi leurs écoles, leur laboratoire et leurs ouvriers.

VARIÉTÉS

COMMENT ON PERD LA FOI

L'*orgueil* est à la racine de toute iniquité : il aveugle l'homme sur sa misère et son néant et l'amène peu à peu à ne reconnaître pratiquement d'autre Dieu que lui-même.

Mais, disons-le tout de suite, ils sont très rares les esprits éclairés qui n'aient pas compris que nous sommes ici-bas entourés d'ignorance, de mystères que seule la foi peut expliquer complètement ; et la plupart ont été croyants.

L'*orgueil* n'est pas ordinairement la cause directe de la perte de la foi ; ce sont, le plus souvent, les *bas instincts* auxquels on ne sait pas résister. C'est une histoire bien triste, mais de tous les jours, que je vais vous raconter.

Voilà un pieux enfant qui vient de faire sa première Communion et de recevoir la Confirmation : il est sage, et, de dix à quinze ans, on le voit, chaque dimanche, et plus souvent encore, s'agenouiller à la sainte Table, avec une foi très vive et très édifiante. Mais, un jour de ses quinze ou de ses dix-huit ans, il n'y paraît plus, et, le visage triste, le regard voilé, il n'ose, de sa place, fixer l'Hostie pure et divine que le prêtre donne avec bonheur à ses plus petits camarades ; bientôt il manque la Messe sans scrupule, et, enfin, il ne tarde pas à ne plus mettre les pieds dans une église. Inquiétude et reproche de la mère et du père, qui se sont aperçus que leur enfant est devenu rêveur d'abord, désobéissant, difficile ensuite, puis insolent même à ses heures.

— Maman, laissez-moi tranquille, je vous prie ; je suis assez grand pour savoir ce que j'ai à faire.

— Veux-tu parler avec un peu plus de respect à ta mère ? insiste le père indigné.

Et le jeune homme, sans répondre, prend son chapeau et sa canne, et reprend le chemin du boulevard ou de la ruelle non sans avoir lancé à son père un regard gouailleur qui en dit long : " Toi, tu ferais bien de te taire ; car tes exemples . . . "

Et la pauvre mère, qui a tout tenté pour ramener son fils à la pratique de la foi, caresses, menaces, prières, pleure comme autrefois Monique pleurait sur son Augustin. Et le père devient sombre, en pensant à sa terrible responsabilité et à l'avenir de son fils.

Mais qui donc a changé ainsi notre enfant ? Il était si pieux, si respectueux, si parfait ! On dirait vraiment qu'il a perdu la foi ? Hélas ! ce n'est que trop vrai. Il a perdu la foi, parce que la foi le gênait. Elle lui disait : lutte contre les passions mauvaises ; ne te laisse pas dominer par les sens ; ne va pas salir la fleur de ta jeunesse dans de honteuses orgies ; éloigne de toi cette idole

de chair à laquelle tu as tout sacrifié et qui t'entraînera peu à peu, d'un plaisir passager, dans la boue, au déshonneur, à la perte de la santé, à une mort prématurée peut-être. Fils de Dieu et de l'Église, fils de bons parents chrétiens, sors de là, redeviens pur.

Mais ce malheureux, qui a vu son énergie première diminuer chaque jour, n'a plus la force de réagir et de reprendre sa liberté ; il est enlisé jusqu'au cou et il s'enfoncé de plus en plus dans la fange du matérialisme ; dès lors, il abandonne toutes les pratiques de la foi de son enfance ; il fuit de plus en plus l'Église, et il en arrivera peut-être à haïr la religion. Pourquoi ? Parce que la religion, parce que la foi, sa foi chrétienne, l'empêche de suivre ses instincts dépravés.

Voilà, quatre-vingt-dix fois sur cent, la cause de la perte de la foi.

“ Oh ! si j'avais la foi, disait un jour quelqu'un à Pascal, combien ma conduite serait bonne ! ”

Pascal lui répondit par cette phrase de saint Augustin, que je reprends à mon tour : “ Commencez par bien vous conduire, et la foi reviendra. ”

Je sais bien que certains collets montés viendront me dire, du haut de leurs dix-huit ou vingt ans : Pardon, ce n'est pas cela ; j'ai étudié le positivisme, le transformisme, le bouddhisme ; et leurs oppositions avec la foi chrétienne m'ont troublé et peu à peu éloigné de l'Église.

— C'est possible, mon petit, que ces études vous aient troublé. Alors il fallait vous instruire plus à fond de votre sainte religion. Brunetière, Pasteur et toute une pléiade de savants, de philosophes et d'écrivains ont étudié plus que vous toutes ces doctrines en *isme*, et ils n'en sont devenus que plus croyants.

Allez, vous ne nous trompez pas : ce ne sont pas les raisons scientifiques qui vous ont fait abandonner la foi, ce sont des raisons d'un tout autre ordre, que vous connaissez mieux que moi, c'est le désir de vous affranchir de tout frein, pour vous mal conduire. Ne me parlez pas ici de science : peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science y ramène. Ce n'est pas la science qui a pu vous faire perdre la foi, ce sont vos mauvaises passions indomptées, voilà tout.

MGR LEYNAUD,
archevêque d'Alger.

Prière aux abonnés de vérifier, à la suite de leur adresse, la date de l'échéance de leur abonnement, et de l'acquiescer s'il y a lieu, le plus tôt possible.

LES LIVRES

M. L'ABBÉ J.-A. D'AMOURS. *Une paroisse de langue française aux États-Unis*. Saint-Mathieu de Central Falls. Québec (Imprimerie de l'Action Sociale Limitée). Vol. in-12 de 126 pages, enrichi de nombreuses gravures hors texte : Prix 40 sous. En vente à Québec à la Librairie J.-P. Garneau.

Nos lecteurs ont pu juger par l'article que nous avons donné le 3 janvier dernier, de la valeur de ce livre que vient de publier notre distingué collaborateur, M. l'abbé D'Amours, rédacteur en chef de *l'Action Catholique*.

Certes, cette monographie est intéressante en ce qu'elle nous montre à l'œuvre cette vie paroissiale franco-américaine si belle et si féconde qui assure aux nôtres, là-bas, la conservation de leurs traditions catholiques et françaises ; mais ce qui donne à cet ouvrage une valeur spéciale pour nous, ce sont les deux chapitres qui précèdent l'histoire proprement dite de la paroisse de St-Mathieu de Central Falls. L'auteur y fait les considérations les plus hautes et les plus réconfortantes sur la paroisse américaine, en général, et en particulier, sur l'existence des paroisses de langue française aux États-Unis.

Almanach de la langue française. Troisième année 1913. Editée par la Ligue des Droits du français. Prix : 15 sous l'exemplaire, \$1.50 la douzaine \$10.00 le cent, \$75. le mille, plus les frais de port (22 sous la douzaine).

L'Almanach de la Langue française continue à être intéressant. La présente livraison contient, comme ses devancières, plusieurs articles sur des sujets patriotiques, économiques et sociaux, signés par les meilleures plumes du pays. Qu'on en juge par le sommaire :

“ *Il a gagné ses épaulettes*. — *La croisade nécessaire* (P. HORMIER). — *Les collèges classiques français du Canada* (ÉDOUARD LECOMTE, S.J.). — *La croix du défricheur* (ALBERT FERLAND). — *Le fusil de mon grand-père* (PÈRE AMBROISE). — *Ephémérides des grandes dates de notre histoire*. — *Conseils hygiéniques* (DOCTEUR JOSEPH GAUVREAU). — *Une de nos meilleures institutions nationales : le Comptoir coopératif* (ANATOLE VANIER). — *Une page de notre histoire : la Croix de Maisonneuve* (ABBÉ LIONEL GROULX). — *Représentation graphique de la vitalité canadienne-française*. — *Un champion du français : Tardivel* (OMER HÉROUX). — *Vocabulaire français du jeu de tennis, avec plan d'un cours*. — *L'année française* (J.-C. MARTINEAU). — *Recettes économiques*. — *Carnet de la ménagère*. — *Une silhouette* (FRANK LEMARC). — *Louis Hébert et la colonisation* (ABBÉ COUILLARD-DESPRÉS). — *Auprès du ber* (BLANCHE LAMONTAGNE). — *A la mémoire de l'abbé Beauvoisin et de M. Boucher de la Bruère*. — *Règlements postaux*. — *Lois de chasse et de pêche*. — “ *Un peuple sans histoire* ” (FRÈRE MARIE-VICTORIN). — *Chez les Franco-Américains : le collège de l'Assomption. Les diocèses de l'Ontario, etc., etc.*

BULLETIN SOCIAL

ALBERT DE MUN ET SES AMIS

Nous sommes heureux de publier ici, d'après l'Action Catholique un résumé analytique de la conférence qu'a donnée, le 24 du courant, à l'Université Laval, sous les auspices de l'Institut Canadien, M. le Capitaine Eugène Duthoit, professeur à l'Université catholique de Lille, chef de la délégation française.

La comparaison des deux guerres, celle de 1870-71 et la guerre actuelle, donne matière à plus d'une méditation.

Pourquoi la France qui n'a pas pu soutenir l'effort en 1870 a-t-elle cette fois-ci, résisté victorieusement ?

De ce contraste, dont les historiens auront à s'occuper, les causes sont multiples. Mais n'est-il pas tout indiqué de rechercher certaines explications dans la vie de ceux qui, au cours de ces 44 ans, ont vécu la meilleure part de leur existence d'homme et ont entretenu en France cette force principale des nations et des armées que l'on appelle " le moral " ?

A ce titre, les trois hommes dont je vais vous parler, le comte Albert de Mun et ses deux amis, Léon Harmel et Henri Lorin, méritent de figurer en toute première ligne parmi les meilleurs artisans du renouveau français, parmi les précurseurs d'une renaissance, dont ils ont vu poindre seulement les premières lueurs, puisque tous trois sont morts au cours de la guerre.

A première vue, quelles différences entre ces trois hommes !

Le premier, c'est un soldat. La tribune, c'est encore pour lui un champ de bataille. La plume, c'est une épée.

Le second, c'est un chef d'industrie, un patron qui s'est rendu compte qu'il a charge d'âmes ; c'est le chef d'une grande famille, presque un patriarce ; c'est le " bon père ".

Le troisième, c'est un penseur, excitateur de pensée chez les autres. Il a profondément médité les enseignements de l'Église et c'est à la lumière de ces enseignements qu'il observe, qu'il juge et qu'il condamne le principe individualiste et le matérialisme qui vicient le régime économique.

Ces trois hommes ont ceci de commun, qu'ils sont les champions d'une même et sainte cause ; ils ont la foi et ils la vivent, pleinement.

Ils n'ont jamais perdu les joies et les enthousiasmes de la certitude. Ce ne sont pas des convertis, ce sont des baptisés qui sont restés baignés dans la lumière ; mais envers ceux qui tâtonnent sur la route, qui cher-

chent la lumière, ils ont été compatissants. Sur les chemins de la cro-
yance Brunetière a été soutenu par Lorin. Péguy a été secoué par les
accents patriotiques d'Albert de Mun, il a eu confiance en la force et la
loyauté intellectuelle de Lorin.

Enfin, tous trois ont proclamé la nécessité d'une réforme fondamen-
tale de la vie économique selon les principes chrétiens. Ils ont voulu
briser une bonne fois les cloisons étanches qu'une science et une prati-
que également séparées de l'Évangile ont voulu dresser entre l'Économie
politique et la morale.

Et par ces traits communs, comme aussi par ce qui les distinguait
entre eux, ces hommes ont contribué puissamment à entretenir dans la
patrie française la flamme d'un pur idéal, la foi dans ses destinées, la
certitude des renouvellements providentiels. A ce titre, ils ont été les bons
préparateurs de la Marne et de Verdun.

Albert de Mun sort de l'École militaire de Saint-Cyr en 1862. C'est
dans l'armée d'Afrique, là où s'étaient le mieux conservées nos traditions
guerrières, qu'il passe les dernières années du Second Empire. En 1870,
il sert dans l'armée de Metz et reçoit la croix de la Légion d'honneur
sur le champ de bataille de Gravelotte. Mais le voilà prisonnier avec
son armée. La captivité fut pour lui l'heure providentielle des premières
et décisives méditations. Avec son frère d'armes, son intime ami, René
de la Tour du Pin, il comprit que ce qu'il fallait à la France, ce n'était
pas un relèvement purement militaire, mais une réforme des idées et de
mœurs.

Le spectacle de la Commune affermie cette conviction, et bientôt un
fait, presque banal en apparence, déclancha ce qu'Albert de Mun a nom-
mé lui-même : sa " vocation sociale ".

Il reçoit la visite d'un modeste Frère de Saint-Vicent de Paul, Mau-
rice Maignen, qui dirigeait un cercle de jeunes gens, Boulevard Mont-
parnasse. Maignen l'invitait à visiter son Cercle. C'est là que de
Mun, encore officier, fit son premier discours. C'est là qu'il résolut —
et il tint parole — de fonder partout des associations du même genre, sous
le nom de Cercles catholiques d'ouvriers, et de les relier entre elles par
une doctrine et par une amitié.

En 1876, il est élu député. Gambetta, alors chef de la majorité par-
lementaire, prononce à son sujet le grand-nom de Montalembert. Sauf
d'insignifiantes interruptions, Albert de Mun devait, pendant 38 années
représenter la Bretagne à la Chambre des Députés et y être l'orateur
par excellence, celui qui, servi par des dons naturels et une foi ardente,
éleva ses auditeurs jusqu'aux sommets et les tient pour ainsi dire en-
chaînés, si haut qu'il monte.

Plusieurs conférences seraient nécessaires pour retracer la carrière
d'Albert de Mun, député, écrivain, apôtre, " Pierre l'Ermite des temps
nouveaux ", suivant le mot que prononça un jour, au Congrès des Œu-
vres sociales tenu à Liège, un Évêque d'Allemagne.

D'un trait soulignons seulement son action sociale.

A l'individualisme anarchique, créé en France dans le monde du travail par les lois de l'époque révolutionnaire, Albert de Mun veut substituer un régime qui, par l'association d'une part, permette aux ouvriers de débattre leurs intérêts avec les patrons à armes égales, et par une législation du travail de l'autre, autant que possible internationale, tempère la concurrence que les patrons voudraient se faire aux dépens des forces et de la vie de leurs collaborateurs humains, les ouvriers.

C'est tout un corps de doctrine nouveau qu'il veut faire entrer dans les esprits. Et il a la joie de recevoir la confirmation la plus enviable : celle que lui donne le Vicaire de Jésus-Christ lui-même, par l'Encyclique sur la *Condition des Ouvriers*.

Aux temps de ce que l'on peut appeler les "travaux préparatoires" de cet acte mémorable, Albert de Mun avait constamment collaboré avec Harmel, soit à l'Œuvre des Cercles Catholiques d'ouvriers, soit à ces pèlerinages ouvriers que l'industriel du Val-des-Bois conduisait chaque année aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ.

Léon Harmel, successeur et chef d'une dynastie d'industriels, établie aux environs de Reims, était profondément pénétré de deux idées fondamentales : d'une part, que le patron a charge d'âmes, de l'autre, que pour remplir sa fonction morale, il doit s'appuyer sur les ouvriers eux-mêmes, organisés en associations, et respecter dans ces associations les principes du gouvernement des intérêts ouvriers par les ouvriers eux-mêmes. Ces principes inspirèrent toute sa vie.

En outre il estimait — et ce fut comme son triomphe — que le rôle de chef d'entreprise, de patron, doit appartenir à une grande famille, plutôt qu'à une société anonyme d'actionnaires, et qu'une grande famille peut suffire à soutenir le poids d'une très grande industrie, pourvu que la solidarité familiale s'exerce, absolue, dans l'ordre financier, et que l'union morale soit sacrée entre les membres de la famille.

Jusqu'à son dernier soir, Léon Harmel proclama, cimentait cette union.

Par l'âme toute grande ouverte à la ferveur sacramentelle, Léon Harmel était très proche d'Henri Lorin. Celui-ci, nourri de la foi dans une vieille famille parisienne, où l'on était "ultramontain", selon l'expression courante au lendemain du concile du Vatican, prit conscience, après une éducation scientifique à l'École Polytechnique, d'une vérité qui illumina toute sa vie : celui-là n'est pas vraiment catholique qui ne cherche pas dans le catholicisme les principes directeurs de son activité sociale. Le premier devoir du catholique est donc de prendre pleinement conscience de ce qu'exigent de lui les notions révélées de paternité divine et de fraternité humaine. Travail complexe, puisqu'il suppose, d'une part, la connaissance précise de toute la tradition catholique, de l'autre, la connaissance du régime économique établi en fait ; c'est ce travail

qui a permis à Lorin de conclure que ce régime avait été établi sous l'influence de tendances hostiles à l'autorité de l'Église.

Cette idée centrale, Lorin la fera rayonner au dehors avec une activité inlassable : soit par l'*Œuvre des Cercles* où il collabore avec de Mun, la Tour du Pin et Harmel, soit à l'*Union internationale de Fribourg* où il se rencontre chaque année avec les sociologues catholiques de divers pays d'Europe en de fructueuses réunions d'étude, soit à l'*Association légale pour la protection des travailleurs*, où, grâce à ses efforts, un délégué du Saint-Siège délibère avec ceux des États, soit aux *Semaines Sociales*, véritables Universités ambulantes, que pendant dix ans anime sa grande âme, soit à son foyer domestique de Paris et de Maule, où il éveille des vocations et par des rencontres prépare les temps d'union sacrée, soit à Rome, où il a connu, aimé, servi 4 Papes.

La grande guerre prit et fit mourir ces trois hommes.

Leur cœur a cessé de battre d'avoir trop battu, au jour des suprêmes angoisses, et des joies presque enivrantes de la victoire.

Du 2 août au 6 octobre 1914, Albert de Mun écrit chaque jour son article qui verse aux familles et aux soldats de France un breuvage d'énergie et de confiance. A ce travail qui exaltait toutes ses facultés, les portait à leur maximum d'intensité, il use de ce qui lui reste de vie. Son dernier article paraît après sa mort : "Nous nous réveillerons dans l'enthousiasme". C'est son dernier mot.

Harmel, réfugié à Nice, à raison de ses 87 ans, ne cesse pas de communiquer avec ses fils, avec ses ouvriers, restés en Champagne, sous l'occupation ennemie. Il encourage ses fils, ses filles, à rester sans défaillance au milieu des ouvriers, et il dit sa certitude des destinées glorieuses de la France.

Quant à Lorin, lui aussi commence par reconforter ses compatriotes de Maule ; puis sa confiance en Marie le pousse vers Lourdes, où tant de fois la Vierge fidèle a souri à la France, et d'où il reste sûr que viendra le secours ; il accompagne à Bordeaux la dépouille mortelle d'Albert de Mun, au milieu d'une foule immense, que conduisait le Président de la République en personne ; puis, il part pour Rome. A Benoît XV il veut parler de la France, et il entend des lèvres du Vicaire de Jésus-Christ cette assurance qui inonde son cœur de joie : "La France est toujours la fille aînée de l'Église".

Ce fut son suprême travail pour la France.

Au retour, il mourait comme Albert de Mun, d'enthousiasme.

Nos lecteurs nous rendraient un très appréciable service en mentionnant "la Semaine Religieuse," lorsqu'ils s'adressent à nos annonceurs.